LA LANGUE « MATERNELLE », L'EXIL ET L'ADOLESCENTE

Elizabeth Kaluaratchige

Editions GREUPP | « Adolescence »

2014/1 T.32 n° 1 | pages 139 à 149

ISSN 0751-7696

ISBN 9782847952827

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-adolescence-2014-1-page-139.htm>

Pour citer cet article :

Elizabeth Kaluaratchige, « La langue « maternelle », l'exil et l'adolescente », *Adolescence* 2014/1 (T.32 n° 1), p. 139-149.
DOI 10.3917/ado.087.0139

Distribution électronique Cairn.info pour Editions GREUPP.

© Editions GREUPP. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

LA LANGUE « MATERNELLE », L'EXIL ET L'ADOLESCENTE

ELIZABETH KALUARATCHIGE

C'est bien sous la plume du créateur de la psychanalyse qu'on rencontre la problématique de la langue maternelle de l'enfant exilé, un thème qui alimente des interrogations sur le concept même de l'inconscient.

Ces dernières années, dans ma pratique clinique, j'ai eu l'occasion d'étudier un certain nombre d'adolescentes appartenant à une catégorie de population dite « immigrée » ou « déplacée », dont la problématique de l'exil s'articule avec leur langue dite « maternelle ». L'une d'elles, après quelques mois de rencontres cliniques, me fait entendre l'énoncé suivant : « J'ai perdu la langue de ma maman. » C'est à partir de cette parole que je lance une réflexion sur un style spécifiquement féminin de cette problématique. Il s'agit d'une adolescente venue en France à l'âge de trois ans environ, avec sa famille originaire de Grèce. Le grec est la langue de communication de son père aussi bien que de sa mère, tandis qu'elle fait allusion ici non pas à la langue « maternelle » mais à la langue de sa « maman ». Un tel énoncé produit inévitablement plusieurs questions : qu'est-ce qu'une langue maternelle ? Quel rapport a-t-elle avec la mère ? Est-ce d'oubli ou de perte qu'il s'agit ? S'il y a « perte », ce serait de l'ordre d'une chute avec un regret de ce qu'elle a perdu ou avec un soulagement de ne plus en être encombrée. S'il s'agit d'oubli, celui-ci introduit et traduit un refus de fonctionnement d'une faculté psychique (la faculté du souvenir), une association entre ce qu'on a oublié et l'élément qu'on a voulu refouler¹ et un lien avec la situation clinique dans laquelle cet énoncé a eu lieu.

1. Freud, 1901, p. 8.

La langue maternelle désigne la première langue que l'enfant parle, elle est généralement la langue prononcée par la mère et le plus souvent la langue des parents. Faire de la langue maternelle une langue distinguable comme telle n'est pas nouveau, même pour la psychanalyse. Freud écrit : « Le vocabulaire usuel de notre langue maternelle semble, dans les limites du fonctionnement normal de nos facultés, préservé contre l'oubli. Il en est autrement des mots appartenant à des langues étrangères »². Mais en cherchant à comprendre « si l'oubli de phrases en langue maternelle admet la même explication », Freud nous renvoie à une langue « archaïque du maternel » qui pourrait être oubliée, mais qui pourrait remonter à la surface à un moment inattendu.

LA LANGUE PRÉHISTORIQUE D'UN ENFANT

Freud aborde cet aspect au sujet d'un patient qui a été élevé dans une *nursery* anglaise et dont la langue maternelle, du moins celle de ses parents, était le russe. Ayant immigré en Allemagne, il a presque totalement oublié sa langue archaïque : l'anglais. Le fétiche de cet homme, dont l'origine se trouve dans la prime enfance, ne devait pas être compris en allemand mais en anglais : « Le brillant sur le nez était en fait “ un regard sur le nez ”. » Il ne s'agissait pas du « Glanz », brillant en allemand, mais du « glance » « regard » en anglais³. Autrement dit, la langue avec laquelle le sujet tisse son réseau symbolique cacherait la langue archaïque du maternel. Freud ajoute que derrière les souhaits conscients des exilés de retourner dans leurs pays d'origine, apparaissent dans le rêve les souhaits infantiles, réprimés et interdits⁴, ce qui explique, comme c'est le cas pour notre adolescente, le rêve répétitif d'un voyage qui se termine par un cauchemar. En effet, elle entend à ce moment-là, une personne étrange, habillée de noir, lui adresser une parole « bizarre » ; elle pense que c'est en grec. « C'est peut-être l'arrière-grand-mère », ajoute-t-elle. Freud relate une situation semblable. Dans un rêve, la bonne qui l'accuse d'avoir sali le tapis fait ressurgir les traces de sa « bonne d'enfant préhistorique » qui l'a élevé jusqu'à environ deux ans et demi. En faisant

2. *Ibid*, p. 13.

3. Freud, 1927, p. 133.

4. Freud, 1900, p. 215.

allusion à sa nourrice tchèque, il pense qu'il devait avoir compris la langue tchèque. La langue de la « préhistoire » pourrait surgir non seulement dans les rêves mais à travers les fantasmes ou les hallucinations, faisant des trous dans la langue et entraînant le sujet dans des lapsus ou équivoques, pour dire ce que les langues n'arrivent pas à exprimer ou articuler. Cette mémoire de l'oubli demeure inaccessible à la conscience. Elle ne subit pas les dommages du temps et reste aussi vive et actuelle que lors de sa première inscription⁵. Elle met en exergue sa constitution ; le linguiste ne peut l'envisager que comme défaut. Il s'agit d'un manquement à la langue, que Freud repère comme révélant la présence du sujet de l'inconscient. Quant à notre adolescente, – le « parler grec » étant associé à ses cauchemars –, elle vit une « con-fusion » entre cette langue archaïque et la langue grecque. C'est par ce biais qu'on pourrait dégager une ligne de pensée, afin de comprendre comment cette langue intervient dans les processus pubertaires. L'adolescente ressent des difficultés à ne rêver qu'en français ; cette langue étrangère, la langue de l'enfance, semble incapable de faire barrage aux formes cauchemardesques qui se combinent avec la langue du refoulé, le grec.

LA *LALANGUE* ET LA LANGUE « MYCÉNIENNE-PARADISIAQUE »

Dans la clinique des adolescentes, comme c'est le cas ici, il est fréquent d'entendre, au début de la cure, un éloge de l'amour maternel. Or, selon Freud, la mère ou la personne qui prend soin du nourrisson peut éveiller la pulsion sexuelle de l'enfant⁶ et l'excès de satisfaction sexuelle apportée par elle emprisonnera l'enfant dans une « coquille » régie par le seul principe de plaisir, qui devient « au-delà du principe de plaisir » (Freud, 1920), ce qui sera nocif pour son avenir⁷. J. Lacan, quant à lui, montre que la *lalangue* dite maternelle – en l'écrivant en un seul mot –, reste plus près du corps à corps, de la jouissance du maternel. Il la qualifie d'excès en toute langue, ce qui n'est pas formalisable, ce qui est intraduisible ou perdu dans toute traduction d'une langue à une autre. Elle n'est pas faite pour la communication et désigne ce qui est notre affaire à

5. Vanier, 2009, p. 41.

6. Freud, 1905, p. 166.

7. Freud, 1911, p. 137.

chacun⁸. C'est par le recours à ce point précis que l'on pourrait émettre l'hypothèse d'un conflit vécu par l'enfant entre la langue de « pur plaisir » et l'angoisse de l'envahissement maternel. Contrairement au garçon qui rencontre tôt, en général, la menace de castration, la fille par l'attachement fort et long à sa mère, *Mutterbindung*, risque davantage d'être victime du désir de l'Autre ou objet de la jouissance maternelle. Freud qualifie alors la période précœdipienne de la fille de minoé-mycénienne, à partir d'une langue archaïque par rapport au grec classique⁹. Un épisode autobiographique de M. Mannoni (1988) nous renvoie à cette problématique. Pendant sa tendre enfance, elle est expatriée à Ceylan (Sri Lanka), où sa nounou cinghalaise lui adresse la parole en anglais, mais raconte dans la langue autochtone les histoires merveilleuses qui bercent son enfance. Elle ajoute : « Cette île, me dit-on, avait été le lieu de l'ancien Paradis terrestre »¹⁰. Après son retour en Europe, face à l'abandon forcé de cette langue, l'enfant-fille devient comme anesthésiée, les jeux disparaissent, elle est happée par un quotidien « sans âme où toute intimité avec les êtres cesse ». Elle admettra plus tard que le langage académique qu'elle habite (le néerlandais de ses parents) a fini par tuer les mots vivants. La recherche du beau vient à la place de la quête du vrai¹¹. Derrière le français appris à l'école en France, la langue paradisiaque (elle ne sait pas exactement dire de laquelle il s'agit, hindi, cinghalaise ou tamoule) semble ramener des traces de la sensualité et de la sexualité éveillées par la nourrice. Quant à notre adolescente, l'arrière-grand-mère perdue de vue revient dans les rêves, mais le grec demeure longtemps la douce langue de la mère à côté du français, jusqu'à l'avènement pubertaire.

PREMIÈRES RÈGLES ET MOTS MANQUANTS

Au cours de la cure, il ne fut pas difficile de saisir la problématique de la jeune fille, située entre une véritable difficulté et un refus inconscient de communiquer en grec. Elle qui parlait aisément cette langue jusqu'à quatorze ans environ, se trouve soudainement dans une position d'arrêt. À

8. Lacan, 1972-1973, p. 174.

9. Freud, 1931, p. 140.

10. Mannoni, 1988, p.12.

11. *Ibid.*, p. 16.

suivre les enseignants, on peut se demander s'il n'est pas normal qu'elle oublie cette langue par le fait qu'elle apprend en français au collège et qu'elle communique en français avec ses amis. Elle débute sa lutte par une protestation contre les petits noms. La dissidence se poursuit par des critiques virulentes adressées à la mère sur sa manière de prononcer le peu de mots français que celle-ci utilise. La jeune fille cesse brusquement de répondre aux questions posées par sa mère ; elle devient peu à peu « mutique » face à cette dernière – pas forcément « méchante » –, qui elle s'acharne à ne parler qu'en grec. Le mutisme peut en effet être rapporté à celle qui aime et qui se tait¹². C'est un acte qui atteste du principe de *Nirvāna*, le régisseur de la pulsion de mort (Kaluaratchige, 2008). L'envie de l'adolescente de « dormir, rien que dormir » est révélatrice de la place éminente occupée par le fantasme de repos qui n'est autre qu'un retour au giron maternel, *Mutterliebphantaisie* où rien ne viendrait la déranger¹³. Elle est « étourdie », comme si elle avait reçu un coup de bâton sur la tête. Cet amour-là doit s'interrompre ; la mère, la donneuse de vie pourrait l'accueillir à nouveau en son sein. Les mots grecs ne parviennent pas à sortir de sa bouche. Graduellement, elle abandonne complètement le grec, même pour répondre à son père et aux amis de la famille. A-t-elle pu oublier une langue qu'elle a parlée depuis toujours, alors qu'elle a suivi des cours particuliers pour en apprendre l'écriture et la lecture ?

On pourrait supposer que son énoncé résulte d'un enchaînement de raisons dont certaines plongent dans la préhistoire du sujet et d'autres dans des événements plus récents. Le processus physique et psychique pubertaire a-t-il rendu intolérable ce qui a été supportable jusque-là ? Le moment des premières règles est un des moments-clés de la vie d'une femme, la poussée pulsionnelle suscitant alors une augmentation de tension par l'excitation (Freud, 1912). La cascade de passages à l'acte, allant de claquer les portes jusqu'à insulter les enseignants, donne l'impression d'une véritable tempête psychique ; « la réalité semble être trop proche pour qu'elle croie au fantasme »¹⁴. Tout se passe comme si,

12. Freud, 1913b, p. 70.

13. Kaluaratchige, 2010, p. 124.

14. Freud, Jung, 1906-1914, p. 115.

sans le processus de pensée formé avec l'activité de représentation, l'appareil psychique supportait mal la tension pendant l'ajournement de la décharge (Freud, 1911). À ce moment précis, les mots grecs lui manquent pour annoncer à sa mère qu'elle est « réglée ».

LA LANGUE *UNHEIMLICH*

A-t-elle vécu la puberté comme surgissant à un moment inattendu ? Cette fille intelligente n'est pas ignorante de la transformation de son corps. Elle savait que cela devait arriver un jour. En effet, il ne s'agit pas de l'effroi né par effet de surprise quand l'accident arrive sans que le sujet soit préparé ni de la peur dont on connaît la cause, mais de l'angoisse qui surgit quand on ne connaît pas la cause réelle, renvoyant à une cause primitive d'*Unheimlich* « depuis longtemps connu, depuis longtemps familier »¹⁵. Il n'y a rien de plus familier que tout ce qui est associé au maternel. Or, ici, c'est cela justement qui devient tout d'un coup étrangement inquiétant ; tout ce qui devait rester un secret tapi dans l'ombre semble ressurgir. Secouée par ce qui constitue le facteur actuel, le surgissement des règles annonciatrices du corps féminin sexué, et terrifiée par les traces de l'arrière-grand-mère dans l'emboîtement maternel, elle rencontre, nous semble-t-il, le danger d'« ouvrir les portes hermétiquement scellées des Mères »¹⁶. Le risque est de régresser vers l'autoérotisme et vers la tendance homosexuelle qui s'articulent avec l'*Unheimlich* langagier. Il prend une telle consonance qu'elle semble vouloir rompre tout contact avec lui. Au cours de la cure, le petit être bisexuel¹⁷ se réveille ; elle doit prendre une décision.

QUAND ON RÉVEILLE LES CHIENS QUI DORMENT

L'adolescente commence à parler de sa difficulté à être « sage » comme avant. Toutes les pulsions qu'elle croyait avoir sublimées ne sont pas domestiquées. Le travail avec la praticienne renvoie à l'adage que Freud mentionne : « Ne réveillez pas les chiens qui dorment ». Comme le

15. Freud, 1919, p. 215.

16. Assoun, 1990, p. 105.

17. Freud, 1931, p. 141.

dit Freud lui-même, l'adage est inapproprié au sujet de la « vie d'âme » dans un travail analytique. On cherche à exacerber le conflit, « à l'amener à sa configuration la plus tranchée, pour augmenter la force pulsionnelle nécessaire à sa résolution »¹⁸. Au cours des séances, on remarque que la prise de conscience du refoulement entraîne une montée importante des pulsions anciennes refoulées. La libre association, dire tout « ce qui vient à l'esprit », touche de près le refoulé, l'inconscient et la langue du maternel et de l'infantile. Mais notre travail est de conduire la jeune fille jusqu'au défi d'acquérir cette langue afin de la « posséder » et non pas de se soumettre passivement ni de perdre complètement. Au moment où elle n'arrive plus à la posséder, elle préfère la perdre et en posséder une autre, le français, loin de ces traces mnésiques. Son dégoût du grec et des plats grecs nous rappelle une patiente présentée par C. G. Jung, qui vomit dès qu'elle voit une miette de pain dans son café. Freud note que ces symptômes liés à l'excrémentiel, le sang menstruel y compris, remontent à l'époque de « l'initiation sexuelle » par la mère¹⁹. En effet, notre adolescente quant à elle, quitte le pays de l'archaïque maternel pendant les phases les plus intéressantes, anale et urétrale²⁰.

On peut donc supposer que chez elle, le grec est associé au dégoût et à la sensualité maternelle vécus comme « masse de sensations »²¹. Les mots que la mère utilise reviennent vers l'adolescente comme une incitation à s'infantiliser. L'angoisse d'une étreinte étouffante la pousse à rejeter tous les signifiants qui toucheraient au maternel. La fille associe le grec à la *lalangue* de la loi arbitraire du maternel et elle dénie la loi grammaticale symbolique de cette langue. La plupart des filles sages et brillantes avant la puberté, qui deviennent les plus « nulles en classe », renvoient en effet à une lutte « contre » tout ce qui vient de la mère²². C'est leur moyen d'obliger la mère à former des désirs en dehors d'elles pour que l'activité intellectuelle puisse prendre sens au nom du sujet-fille. C'est pour cette problématique que notre adolescente semble chercher une

18. Freud, 1937, p. 246.

19. Freud, Jung, 1906-1914, p. 115.

20. Freud, 1916, p. 307.

21. Freud, 1930, p. 8.

22. Mannoni, 1964, p. 89.

solution. Lors des séances, on observe qu'elle prend un tournant : elle amène une pluie de plaintes contre la mère. La fille semble s'éveiller à l'importance d'être active, contre la passivation et la « sidération » assimilées à l'attachement maternel. Le mot « maman » dans l'énoncé renvoie à une époque où elle n'était qu'une petite fille précœdipienne. Elle n'a pas fort probablement perdu « sa langue », mais elle a laissé à elle-même la langue associée à la mère. S'agit-il d'une « démission » contre un travail transférentiel sur cette période mycéno-précœdipienne où la langue et l'écriture sont inconnues ? Si c'est l'angoisse d'être prise dans la *lalangue* qui ramène la jouissance, « elle préférerait donner la langue au chien ou au chat ». Le chien dans le sens de celui qui ne mangeait (à une époque) que des restes de nourriture, des miettes tombées de la table, ce qui nous renvoie aux rêves associés aux « rebuts » et le chat dans le sens de « gardien de secrets ». La mère devait garder le secret de la jouissance en tant que gardienne des « rebuts » de son enfance préhistorique. Autrement dit, lorsqu'elle donne à la mère la *lalangue*, elle jette du même coup la langue grecque qui aurait pu être, au contraire, un atout dans ses études. On pourrait même dire qu'elle jette le bébé avec l'eau du bain.

AGIEREN DANS LA CURE OU LA RECHERCHE DU PÈRE

C'est ainsi qu'on pourrait s'arrêter un moment sur l'hypothèse que notre adolescente, pendant sa cure, a produit en quelque sorte un *Agieren*, un danger virtuel, en même temps qu'un moment précieux de vérité. Est-ce qu'elle a agi au lieu de se souvenir de ce qu'elle devait retravailler ? Si tel est le cas, il s'agirait d'un surgissement du réel en dehors du transfert, faisant un « trou » dans le symbolique. En revanche et ici, elle arrive à affirmer l'oubli complet de cette langue, en première personne : « J'ai perdu. » Elle exprime son vouloir de le mettre en mots pour le faire entrer dans le registre symbolique. L'acte et le verbe se combinent pour nous dire qu'il y a là quelque chose d'un acte-oubli et d'un effort de convoquer le symbolique. La pulsion d'emprise devait entrer en jeu pour « pouvoir » posséder la langue, pour en faire quelque chose selon son propre désir. Une langue qui nous ramène à un réel d'ordre maternel porte en elle-même ce dont on hérite de nos pères. C'est ainsi que nous continuons

notre réflexion en allant au-delà d'une vérification de la véracité et de l'ampleur de l'oubli, pour chercher plutôt son désir dans cet *agir* et ce *dire* : « J'ai perdu la langue de ma maman. » Cherche-t-elle l'exil dans une patrie du désir, pour se sauver de la jouissance ? Malgré l'évitement de paroles grecques avec le père, les réponses formulées en français témoignent de la naissance d'un amour œdipien et de sa rage contre le père qui s'efface devant le maternel, mais aussi de sa demande du symbolique auprès du père. En effet, chez Freud, le rapport au père est à la fois le point d'entrée et le degré zéro²³.

Notre adolescente, jusque-là, s'était fixée dans une régression où le grec avait perdu son rapport à l'idéal paternel. On peut supposer que, n'étant pas encore en mesure de viser son idéal du Moi, elle a encore de la difficulté à prendre cette langue comme idéal extérieur valorisant. La « honte » qu'elle ressent est celle de vivre la jouissance préhistorique à travers le grec. Au nom d'un idéal extérieur, c'est avec la langue française qu'elle voudrait créer ses liens sociaux. L'acte d'énoncer « J'ai perdu la langue de ma maman » devient l'acte inaugurant *la coupure* et *la chute* de l'objet *a* ; une perte de jouissance en même temps qu'une promesse de désir. L'adolescente semble introduire la loi symbolique à travers son enveloppe culturelle française, contre la loi arbitraire de la mère et l'idéal « incestueusement » œdipien de son père. Le français entre en jeu comme la langue de son monde hors du cocon familial. Le français demeure la langue étrangère, au sens de quitter également le père pour aller vers l'homme, post-œdipien. Cet homme appartiendra à un lieu où les parents préœdipiens et œdipiens n'ont pas le droit d'entrer. On sait que pendant la puberté, la fille entre dans un monde où elle doit inventer une langue à elle, ce qu'insinue cette adolescente par son acte-énoncé devant la clinicienne. Rappelons ici la phrase de Freud d'après Goethe : « Au commencement était l'action »²⁴, et celle de J. Lacan : « Au commencement était le verbe, nous vivons sa création »²⁵. L'une ne contredit pas l'autre : c'est l'action du *Verbe* qui continue sa création en la renouvelant toujours.

23. Assoun, 2004, p. 31.

24. Freud, 1913a, p. 226.

25. Lacan, 1953, p. 271.

BIBLIOGRAPHIE

- ASSOUN P.-L. (1990). Le thème mythologique des « mères » : philosophie de la nature et savoir de l'inconscient dans le second Faust. In : *Analyses & Réflexions sur Goethe, « Le second Faust » - L'hymne à l'univers* (Collectif). Paris : Ellipses, pp. 104-114.
- ASSOUN P.-L. (2004). Fonctions freudiennes du père. In : M. Augé (Éds.), *Le Père*. Paris : Denoël, pp. 25-51.
- FREUD S. (1900). *L'interprétation des rêves*. Paris : PUF, 1993.
- FREUD S. (1901). *Psychopathologie de la vie quotidienne*. Paris : PUF, 1968.
- FREUD S. (1905). *Trois essais sur la théorie sexuelle*. Paris : Gallimard, 1987.
- FREUD S., JUNG C. G. (1906-1914). *Correspondances*. Paris : Gallimard, 1992.
- FREUD S. (1911). Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques. In : *Résultats, idées, problèmes I*. Paris : PUF, 1984, pp. 135-143.
- FREUD S. (1912). Sur les types d'entrée dans la névrose. In : *Névrose, psychose et perversion*, Paris : PUF, 1999, pp. 175-182.
- FREUD S. (1913a). *Totem et tabou*. Paris : Payot, 2001.
- FREUD S. (1913b). Le motif du choix des coffrets. In : *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris : Gallimard, 1985, pp. 61-81.
- FREUD S. (1916). *Introduction à la psychanalyse*. Paris : Payot, 1970.
- FREUD S. (1919). L'inquiétante étrangeté. In : *L'inquiétante étrangeté et autres essais*. Paris : Folio, 1985, pp. 209-263.
- FREUD S. (1920). Au-delà du principe de plaisir. In : *Essais de psychanalyse*. Paris : Payot, 1981, pp. 47-128.
- FREUD S. (1927). Le fétichisme. In : *La vie sexuelle*. Paris : PUF, 2002, pp. 133-138.
- FREUD S. (1930). *Le malaise dans la culture*. Paris : PUF, 1995.
- FREUD S. (1931). Sur la sexualité féminine. In : *La vie sexuelle*. Paris : PUF, 2002, pp. 139-155.
- FREUD S. (1937). L'analyse avec fin et l'analyse sans fin. In : *Résultats, idées, problèmes II*. Paris : PUF, 1998, pp. 231-268.
- KALUARATCHIGE E. (2008). Le principe de Nirvâna et la jouissance. *Courrier des addictions*, 2 : 24-26.
- KALUARATCHIGE E. (2010). La violence, le don symbolique et l'adolescente. *Psychologie Clinique*, 30 : 114-126.
- LACAN J. (1953). Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse. In : *Écrits*. Paris : Seuil, pp. 235-321.
- LACAN J. (1972-1973). *Le Séminaire. Livre XX. Encore*. Paris : Seuil, 1975.
- MANNONI M. (1964). *L'enfant arriéré et sa mère*. Paris : Seuil.
- MANNONI M. (1988). *Ce qui manque à la vérité pour être dite*. Paris : Denoël.
- VANIER A. (2009). Paradoxes de la mémoire. *Recherches en psychanalyse*, 7 : 39-44.

Elizabeth Kaluaratchige
Univ. Paris Diderot, Sorbonne Paris Cité
CRPMS, EAD 3522
75013 Paris, France
kaluara@voila.fr